



LA CHRONIQUE D'OLIVIER CENA

I Installation
Philippe Parreno
Jusqu'au 12 janvier,
Palais de Tokyo
Paris 16^e
| Tél. : 01 81 97 35 88.

Cecil Beaton (1946),
par Erwin
Blumenfeld. Tirage
gelatino-argentique
d'époque.

Que voit-on ? La question s'est imposée à la sortie du Palais de Tokyo, un dimanche après-midi. Il faisait doux ce jour-là. Le soleil, par moment voilé, avait succédé à la pluie du matin. Le vent soufflait par rafales et levait sur l'eau sombre de la Seine d'inoffensives vaguelettes. Les feuilles mortes volaient sur le trottoir. Une légèreté automnale flottait sur la ville et pourtant l'intranquillité apparue durant la visite de l'exposition des œuvres de Philippe Parreno demeurait. Quelques jours plus tôt, lors du vernissage, la foule mondaine et dissipée se pressait à ce qui devait être l'événement parisien de la rentrée, mais, en ce dimanche ordinaire, seuls quelques curieux déambulaient dans les immenses salles vides où, çà et là, un piano mécanique jouait, accompagné par le clignotement des appliques murales. Beaucoup étaient désespérés.

Le vide est donc un élément essentiel du langage artistique contemporain – nous ne ferons pas l'injure à Parreno de penser qu'il ne parvient pas à occuper les 22 000 mètres carrés que le Palais de Tokyo lui offre. Il éveille un sentiment étrange, proche du malaise. Le monde devient maussade. Certains trouveront ce type d'univers désabusé aimable, mais là n'est pas la question. Quelle est la nature d'une œuvre qui ne transmet aucune énergie, qui non seulement ne suscite aucun désir, mais plonge au contraire les esprits dans une trouble mélancolie ? Et qu'est-ce que cette œuvre dit d'une société qui lui reconnaît une valeur artistique et la cé-

lèbre ? – nous ne ferons pas non plus l'injure à Parreno de penser que son travail n'est admiré que par les snobs, les ignorants et les dépressifs.

Le titre de l'exposition (*Anywhere, anywhere, Out of the world*) reprend les vers d'un poème de l'Écossais Thomas Hood (*The Bridge of sighs*) racontant, à travers la noyade d'une femme, l'horreur de la misère urbaine à Londres, au milieu du XIX^e siècle – mais la misère actuelle n'est pas le propos de Parreno. Baudelaire emprunte ces vers comme titre de l'un de ses *Petits Poèmes en prose*, dans lequel il dit son ennui et son impossibilité d'habiter le monde – « *Il me semble que je serais toujours bien là où je ne suis pas* », écrit-il. Et le spleen baudelairien (sans sa poésie) semble plus proche de l'univers de Parreno. En ce miroir déformant, notre société se contemple et se plaît à se détester...

Mais que voit-elle ? Alors que les conditions de projection assurent aux vidéos une qualité d'image médiocre (bien qu'il ait fallu dix-sept caméras pour filmer avec Douglas Gordon *Zidane, un portrait du XXI^e siècle* en 2006, ici projeté sur plusieurs écrans), un soin particulier est accordé aux cartels (des vidéos encadrées, des textes en anglais) et aux caisses de l'entrée. Parreno est un bon designer. Il s'est rendu célèbre en installant à l'entrée des musées du monde ses *Marquees* (marquises), constructions géométriques en plastique transparent (repris à Stark ?) couvertes d'ampoules électriques. Une vingtaine, s'allumant à tour de rôle, accrochées comme des plafonniers, animent une grande salle au sous-sol. Parreno sait aussi distraire.

Est-ce cette atmosphère ambiguë, parfois distrayante et parfois anxieuse, qui séduit tant le monde de l'art ? Y voit-il l'image de son désenchantement et, dessous, travestie par les lumières illusives, celle de son engourdissement ? Quand l'art avive le désir, la distraction l'épuise. « *I am ashamed of my century/For being so entertaining/But I have to smile* », écrivait en 1959 le poète américain Frank O'Hara¹. Sourions ●

¹ « *J'ai honte que mon siècle/soit si divertissant/mais je dois sourire* », Naphtha, dans le recueil *Lunch Poems*.



The Writer (2007), une marionnette qui vous souhaite bien du trouble.